

Maria Montessori

« Les observations qui sont à la base de ma méthode »

(conférence de 1936 à Paris)

Il me semble encore les voir devant moi, ces enfants gauches, qui se cramponnaient chacun au tablier de grosse toile bleue du camarade devant lui, formant une longue file d'êtres pleurards, sous-alimentés, les yeux vagues. Leurs parents, presque tous des illettrés, étaient de ces ouvriers qui cherchent, au jour le jour, du travail. Les petits étaient nés et avaient vécu dans des maisons et des rues malpropres, sombres, infectes, ils n'avaient jamais rien vu d'autre.

On les isola dans une pièce du bâtiment populaire, afin qu'ils ne salissent pas les murs et n'aillent point vagabonder par les rues. On ne prépara donc pas d'école, rien que quelques chaises et tables, un peu comme dans les auberges du quartier. Et c'est la fille du concierge qui devait les surveiller. J'obtins que ce fût plutôt une maîtresse sans emploi qui, à ce moment-là, faisait un travail d'ouvrière.

J'eus alors l'idée d'appliquer à ces enfants certains stimulants de la psychologie expérimentale qui m'avaient servi pour les déficients, afin de déterminer avec une précision scientifique les âges respectifs auxquels les enfants normaux et les déficients peuvent donner la même réaction. Je pensais déterminer ainsi le rapport entre le niveau mental des enfants normaux et celui des anormaux. Grâce à ce critère, si je puis dire, de ces diagnostics psychologiques, je fis fabriquer une quantité d'objets très exacts, qui devaient servir à mesurer. Et j'enseignai à la maîtresse à se servir de ces objets avec la même exactitude que s'il s'était agi d'un instrument de précision, tel qu'une balance ou qu'un microscope.

Le phénomène qui se produisit était absolument inédit. En effet, un réactif est, en général, employé afin d'étudier une réaction immédiate, tandis qu'ici l'objet était laissé entre les mains des enfants. Or, cet objet, tel une clef, déclencha un mécanisme : les enfants se mirent à la manier, recommençant le même exercice, avec une attention vraiment singulière.

Je raconte dans mon livre *L'Enfant*, la façon dont je me suis aperçue de la stabilisation d'un fait psychique si nouveau ; il constitue la base même de tout le processus révélateur : c'est un phénomène de concentration si absolue et si profonde, qu'il isole totalement le sujet de son ambiance, quelque riche qu'elle soit en stimulants.

Il s'agissait d'une enfant de trois ans et demi qui enlevait de leur socle, où ils s'encastraient rigoureusement, des cylindres en bois de dimensions graduées, pour les y replacer ensuite ; elle les retirait tous, et puis retrouvait la place de chacun, ce qui constituait un exercice extrêmement délicat. Son visage révélait une attention intense. L'exercice se poursuivait déjà depuis un moment, quand je me mis à compter combien de fois elle allait le répéter. Je comptai dix, vingt, trente fois. Je compris que je me trouvais devant un phénomène extraordinaire et je priai la maîtresse de faire chanter

tous les enfants ensemble. Je constatai alors, presque avec stupeur, que l'enfant continuait, imperturbable, sourde à ce stimulant, pourtant violent. Je la pris alors avec sa chaise et la déposai, elle et ses objets, sur une table. Elle avait, en hâte, ramassé ses petits cylindres, et, là-haut, elle recommença son travail avec la même attention, avec les mêmes gestes.

J'avais constaté quarante-deux répétitions quand l'enfant s'arrêta, elle regarda autour d'elle, comme si elle s'éveillait d'un rêve, et rit, heureuse: ses yeux étaient brillants ; son visage était serein et reposé. Non, ce n'était plus le type de la petite fille gauche, aux yeux inexpressifs ! Quelque chose de profond s'était éveillé en elle. Quoi ? Et pourquoi cet exercice prenait-il fin spontanément, alors que rien d'extérieur n'avait réussi à l'interrompre ?

Ces phénomènes se reproduisirent souvent, chez beaucoup d'enfants, et toujours dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire avec un matériel qui présentait des conditions d'exactitude et de contrôle, et qui nécessitait un exercice rythmique de la main. C'est alors que survenait la concentration, l'isolement de l'âme, pourrait-on dire, du reste du monde.

Précisément à cette époque, James, de l'Université de Columbia, faisait à Londres des conférences de psychologie, dans lesquelles il parlait de cette « instabilité » caractéristique de beaucoup d'enfants ; il ajoutait même : « Si l'on réussissait à fixer l'attention des enfants l'éducation ne poserait plus de problèmes. » On allait jusqu'à dire que la mentalité de l'imbécile qui n'arrive pas à fixer son attention constitue un arrêt dans le développement de l'état infantile.

Et voilà que les petits enfants se montraient capables d'une concentration impossible à l'adulte, sauf dans des cas exceptionnels, et chez des hommes de génie, que relate l'Histoire. Or, la fréquence de ce phénomène chez les enfants m'obligea de conclure à un phénomène normal.

Depuis l'apparition de ces états de concentration, il semblait qu'un esprit nouveau animât les enfants. Ainsi que des fleurs fanées qui, une à une, relèvent la tête, après avoir été immergées dans l'eau, ainsi voyait-on, de jour en jour, les têtes se redresser, les yeux briller, les mouvements devenir plus vifs. Nous assistions à une renaissance véritable et spontanée. C'est un phénomène analogue qui se produit, quand on creuse la terre dure et aride jusqu'au niveau des eaux : il jaillit un jet qui ne tarit plus, parce que les eaux libérées correspondent non à la petite ouverture, mais à un dépôt immense. Ainsi, par ces premiers phénomènes affleuraient l'esprit créateur de ces âmes enfantines.

Mais, malgré la renaissance de leur vivacité, les enfants ne trouvaient aucun attrait aux jouets qui leur avaient été donnés. Ils les regardaient, les touchaient et puis les abandonnaient. Si j'insistais pour les faire jouer, ils semblaient le faire par courtoisie, comme en remerciement d'une gracieuseté.

L'ensemble de tous ces faits nous fit comprendre la nécessité qu'éprouve l'enfant, entre trois et cinq ans, d'accomplir des exercices d'exactitude. Et cela nous amena aussitôt à une application pratique. Puisqu'un matériel scientifique réussissait à provoquer cet extraordinaire degré de concentration, tant d'autres exercices de la vie ordinaire devaient être susceptibles de réclamer une activité exacte ; il suffirait donc, en effet, de donner à l'enfant des indications précises : par exemple, enfiler un bouton dans sa boutonnière, laver une petite table, balayer par terre, etc. Quand les enfants balayaient, ils nettoyaient minutieusement les coins ; quand ils lavaient une table, ils ne laissaient pas la moindre petite place qui ne fût propre. Même quand ils se lavaient les

mains, ils y prenaient l'intérêt le plus minutieux, arrivaient à ne pas renverser d'eau, remettaient le savon à sa place, etc.

On conçoit comment la naissance d'une vie active si variée a pu apporter un ordre merveilleux dans l'ambiance. Les enfants, précisément avec cet amour de l'exactitude, se mouvaient sans heurter les meubles, sans rien renverser : ils étaient calmes et sereins : pas joyeux, de cette joie bruyante qui est la caractéristique ordinaire d'une réunion d'enfants : leur visage reflétait une véritable béatitude. Et leur préférence allait toujours vers le matériel scientifique, qu'ils manipulaient avec une profonde attention. C'est ainsi que furent institués, à la fois, les exercices de vie pratique et ceux nécessitant le matériel scientifique.

Mais il est intéressant de constater que tous les phénomènes observés se sont produits alors que l'enfant était libre d'agir, même dans les exercices de la vie pratique. Comme avec le matériel scientifique, la répétition de l'exercice se produisit. Quand le travail était terminé avec une exactitude minutieuse, et pleinement réussi, l'enfant recommençait. Ainsi, par exemple, il finissait de boutonner son costume avec une si extrême méticulosité, qu'il nous était pénible d'attendre la fin de ce travail : à peine terminé, l'enfant déboutonnait et reboutonnait à nouveau. Il était capable de recommencer la même chose trois, quatre, dix fois. Ce n'était donc pas le but extérieur qui le guidait, mais une poussée naturelle. En effet, nous nous rendons compte, aujourd'hui, que l'unification de la fonction motrice de la main avec le complexe de l'activité psychique prépare un instrument pour le développement de la personnalité. Cette unification est due à une période sensible de la croissance.

Donc, l'enfant répète l'exercice afin de construire sa propre fonction : il n'est pas mû par un intérêt extérieur. Ce phénomène, que nous avons appelé la « répétition de l'exercice », ne se produit ni avant ni après un âge déterminé. Comment cet instinct naturel n'avait-il jamais été observé ? Sans doute, parce que l'occasion n'avait jamais et laissée aux enfants d'agir en vue de buts utiles et sérieux, mais seulement de jouer.

Pourtant même si l'on ignorait l'existence des périodes sensibles, on n'ignorait pas les conséquences que les obstacles de l'ambiance amenaient dans le développement des enfants. Leur nervosité quand on les aide à se lever, à se coiffer, etc., leur agitation sans cause apparente, les caprices convulsifs et autres manifestations analogues, sont les résultats d'entraves au libre cours d'une période sensible. Il est facile de constater qu'un enfant du peuple ou de la campagne est plus calme qu'un enfant des villes, surveillé et servi : c'est qu'il est toujours loisible à un enfant de la campagne ou du peuple d'exercer - même imparfaitement - sa propre activité naturelle.

Quand il n'est pas possible à la fonction normale de se stabiliser pendant la phase constructrice de la croissance, l'énergie dévie : quand le but déterminé d'une période sensible n'est pas atteint, cette énergie prend les formes les plus variées : celles que nous appelons, entre autres, les caprices, la méchanceté de nos enfants. De cette déviation d'énergie résulte une fonction manquée, une altération de caractère. Et, le plus souvent, c'est la paresse et puis la difficulté à se servir de ses mains, la répugnance au travail et aux occupations exactes. Tout cela est bien difficile, souvent impossible à corriger par la force de la volonté, quand la période sensible est passée.

Des contradictions se présentèrent pourtant, lors d'expériences analogues tentées auprès d'enfants riches du même âge, c'est-à-dire durant la période sensible. Ils ne manifestaient aucune concentration envers le matériel. Ils ne consentaient pas à s'en servir d'une manière exacte, mais selon leur fantaisie ; ou bien, ils le repoussaient avec ennui, préférant les jouets. Ces phénomènes sont si fréquents dans les écoles

enfantines destinées aux enfants de familles aisées, que la vérité eût été étouffée pour toujours sans les révélations si décisives et si sûres apportées par nos premiers enfants. La différence des réactions était si marquée qu'elle nous servit de guide : il nous fut ainsi possible d'en découvrir les causes et d'arriver à obtenir inmanquablement, chez ces enfants-là, les mêmes phénomènes que chez les premiers. La preuve était faite, la « normalisation » était obtenue.

Ces observations nous servirent à comprendre les causes qui rendaient plus difficile cette normalisation chez certains enfants. Elles sont, principalement, de deux natures. Les unes, les plus importantes, sont que l'enfant, trop aidé par l'adulte, est resté en sa dépendance ; pour les fonctions pratiques, les relations entre l'individu et le milieu sont entièrement subordonnées à l'adulte. C'est toujours lui qui agit pour l'enfant. Alors, en même temps que d'autres formes d'agitation, naît une sorte d'attachement qui prend une intensité quasi pathologique. L'enfant ne veut pas se détacher de sa maman ou de sa nurse, ou d'un frère aîné. Et, dans ces conditions, son activité libératrice est suspendue. L'autre raison est qu'il a reçu trop de jouets. Le jouet, du moins en général, ne se prête à aucun exercice exact, ne présente aucun but utile ; et les activités complexes réclamées par un développement normal ne peuvent s'exercer. Il survient alors un phénomène de déviation qui risque de devenir dangereux. L'objet n'a qu'une valeur extérieure, et c'est ainsi que se fixe cette déviation si répandue, que nous appelons la « possession ». Il s'agit là d'une impulsion en laquelle se concentrent des énergies qui n'ont pas trouvé l'occasion de se développer. L'enfant veut posséder, intensément, violemment, sans seulement regarder l'objet possédé, voire en le détruisant. Voilà le caractère de l'enfant à cet âge. Il désire tout avoir, même ce qui appartient aux autres ... et puis le jette ! Elles le savent bien, les mamans qui cherchent en vain à contenter leurs deux petits enfants de trois et de cinq ans, en leur faisant des cadeaux identiques, afin d'éviter un litige ! Mais même ainsi, la paix est impossible en famille ; et chacun des enfants veut pour lui seul les deux objets semblables. Conclusion : la dépendance et la possession sont les deux déviations principales qui entravent tout d'abord le travail constructeur.

Il est toujours curieux de constater ce qui se passe au moment inmanquable de la guérison de ces enfants, quand ils restent dans une ambiance calme, au milieu de stimulants qui ont des buts réels. Ils commencent par repousser consciemment l'aide des adultes ; leur souci est de se défendre d'eux et d'agir seuls. Ils deviennent alors actifs et règlent leurs rapports avec l'adulte.

- *Aide-moi à faire tout seul*, disent-ils.

Et, quand l'enfant commence vraiment à agir seul, l'adulte est mis à dure épreuve : il faut qu'il ait la patience de laisser faire l'enfant.

J'ai encore devant les yeux la figure désespérée d'une nurse qui venait rechercher une fillette à l'école, et qui avait hâte de rentrer à la maison pour l'heure du déjeuner. C'était en hiver, et, en ce temps-là, on se servait d'objets qui, heureusement, ont passé de mode depuis une dizaine d'années. C'étaient des guêtres de peau blanche aussi longues que les jambes et boutonnées par des boutons ronds serrés les uns contre les autres. La fillette avait, le matin même, appris à boutonner avec un tire-bouton. Elle avait donc entrepris une tâche longue et difficile. Assise sur un petit tapis, par terre, l'enfant avançait dans son interminable travail, repoussant les tentatives de la nurse pour l'aider.

- *Non, non, toute seule !...* disait-elle.

Enfin, ce fut fait. Et, avec une véritable horreur, la nurse vit l'enfant déboutonner la guêtre du haut en bas ... pour avoir le plaisir de la reboutonner.

D'autres exemples curieux sont ceux de brusques détachements. Je me souviens d'un enfant de quatre ans, qui passait d'une chose à une autre, sans pouvoir

se fixer sur aucun travail. Sa seule préoccupation était de constater que sa maman était bien là; quand celle-ci s'éloignait, c'étaient des larmes et des cris, Il fallait donc que la maman restât là, assise, visiblement nerveuse, impatiente de se libérer. Tout à coup, l'enfant eut l'idée de laver une petite table et poursuivit ce travail avec exactitude, dans des nuages de mousse de savon. Ce fut là le point décisif. Il ne s'inquiéta plus de la présence de sa mère, qui put s'en aller tranquillement. L'enfant était entré dans la voie de la guérison.

Ces contre-épreuves éclairent encore les révélations de nos premiers enfants. Ceux-ci étaient venus à nous ainsi que de pauvres âmes repliées dans la timidité et la terreur, par manque de stimulants, mais ils ne portaient pas en eux des complexes intérieurs qui sont les conséquences de contradictions et de luttes inconscientes.

J'étais alors trop convaincue de l'inconscience des enfants pour me rendre compte que, de toute leur âme, ils appartenaient, au contraire, à notre monde ; qu'ils étaient conscients, compréhensifs et vibrants du désir de participer à notre vie. Tous travaillaient en véritables artisans, en créateurs de l'homme. Ce n'étaient pas des masques d'enfants, ce n'étaient pas des manifestations d'énergies contrefaites, que j'avais devant moi : c'était l'homme normal en train de se construire par sa propre force.

Un jour que j'entrai chez eux avec une petite fille de quatre mois emmaillotée, je n'avais pas la moindre idée qu'ils iraient tellement au-delà de la simple plaisanterie que je m'étais proposée. Je voulais, en effet, seulement plaisanter, quand je leur dis : « *Elle est plus sage que nous tous; regardez un peu ses pieds; personne ne saurait les tenir tranquilles comme elle* », je voulais seulement faire allusion aux pieds serrés dans les langes. Mais les enfants étaient vibrants, tendus vers moi et vers le bébé, et tous, comme par instinct, mirent leurs pieds droits et restèrent immobiles de la façon la plus absolue. Et moi, comme pour continuer la plaisanterie, voulant exalter la supériorité de celle que je tenais dans les bras, j'ajoutai :
- *Personne ne peut respirer comme elle. Ecoutez combien son souffle est délicat...*
Et tous, sérieux, tendus, retinrent leur respiration.

Alors, il plana sur nous un silence impressionnant, absolu, comme si un nuage spirituel fût descendu sur nos têtes. Un silence qui nous transportait hors du monde, puisque, seuls, arrivaient à nous des bruits imperceptibles et lointains : les mouches qui volaient, le tic tac d'une pendule, le pépiement d'un moineau dans le jardin. Mais de nous, de notre monde, pas le plus imperceptible bruit. Evidemment, le bruit est toujours occasionné par le mouvement.

Je crus alors que ces petits enfants avaient simplement compris qu'en restant tranquilles, ils faisaient régner un silence impressionnant. Mais je dus m'apercevoir, par la suite, qu'ils désiraient ce silence : à ma plus petite invite à « entendre » le silence, ils répondaient avec enthousiasme et s'immobilisaient immédiatement, comme s'ils devaient en goûter un grand plaisir. Et il en résultait une obéissance, je pourrais dire dynamique, dont la source venait de l'enthousiasme et de l'inspiration, et non du commandement. Oui, tout ce petit monde, qui recherchait sans cesse l'effort et jouissait de s'élever, devint, peu à peu, la réalité extraordinaire qui m'enveloppait et qui me donnait l'impression de me trouver dans un univers inconnu.

Une expérience curieuse fut d'instruire ces enfants-là. La maîtresse fut tout heureuse de l'autorisation d'enseigner les lettres de l'alphabet. Je ne peux pas décrire ici les appareils que nous avons fabriqués dans ce but. Ce furent les embryons du matériel que je fis établir plus tard.

Il y avait, entre autres choses, à cette époque lointaine dont je vous parle, de petits cartons sur lesquels étaient peintes quelques lettres groupées ensemble. Un jour, en arrivant à l'école, je trouvai les enfants bruyants et agités ; ils faisaient une espèce de procession en criant à haute voix. Certains d'entre eux brandissaient des petits cartons, à bras tendus. Ils avaient l'air d'un défilé politique en miniature, après un meeting agité. La maîtresse, un peu honteuse, se tenait dans un coin.

- *C'est l'alphabet, me dit-elle ; ils se sont enthousiasmés pour les lettres.*

En effet, l'enthousiasme était tel que les enfants ne me saluèrent même pas, comme s'ils ne s'étaient pas aperçus de ma présence. La cause de cet enthousiasme fut rapidement enregistrée : celui-ci était dû à ce que les enfants venaient de constater la correspondance du signe alphabétique avec le simple son des mots. Le fait que ces signes représentaient des sons transformait la joie en délire. Les petits cartons étaient portés en une marche triomphale.

Une activité toute nouvelle commença de régner dans l'école, chez les enfants les plus grands, c'est-à-dire ceux d'environ quatre ans et demi. Ils ne voulaient plus se servir du matériel scientifique, mais seulement toucher les lettres de l'alphabet sur le matériel préparé pour eux. On voyait les enfants pensifs, dans une attitude de concentration intérieure; on les entendait murmurer des sons. Ils étaient en train d'analyser les sons des mots et en établissaient les correspondances alphabétiques: « F. S. V. R. » Ensuite, ils travaillaient de leurs petites mains à assembler les lettres de l'alphabet. Il en résultait des mots. Quand, émerveillée, j'allais auprès d'un enfant et que, en manière de félicitation, je lisais à haute voix le mot qu'il venait de composer, il me regardait avec stupeur, comme pour me dire:

- *Comment le sais-tu ? Comment as-tu deviné que c'est à ce mot là que je pensais ?*

En effet, le phénomène de la lecture était complètement étranger à ce curieux exercice, et quand, en passant, je lisais leurs mots, je prenais l'importance d'un devin.

Un beau jour, ils commencèrent vraiment à écrire avec de la craie ; alors, ils écrivirent tous les mots qu'ils savaient, en emplissant le plancher et les meubles de la pièce. Nous avons appelé ce phénomène « l'explosion de l'écriture ». Et c'est ainsi que nos enfants commencèrent à écrire à l'âge de quatre ans et demi.

Non seulement ils ne savaient pas lire, mais ils semblaient tout à fait incapables d'adapter leur esprit à ce travail, Ils ne savaient seulement pas lire un mot composé par eux-mêmes alors qu'on les y invitait ; et ils ne comprenaient même pas très bien ce qu'on leur demandait. Aucun d'eux ne lisait les mots écrits par un autre. Ce n'est qu'après six mois que les enfants se mirent à lire. La lecture vint rapidement. Ils lisaient tous les mots qu'ils trouvaient dans la rue, sur les enseignes de magasins, partout ; sans aucun exercice préalable, ils réussirent à comprendre les histoires imprimées dans les livres. Ils saisissaient jusqu'aux différents caractères d'imprimerie, par intuition, avec un effort comparable à celui d'un savant pour interpréter les hiéroglyphes d'une écriture préhistorique.

Cette activité mentale si extraordinaire était un véritable phénomène psychologique, qui n'était pas le fruit d'une méthode d'éducation. C'était, au contraire, l'origine spontanée d'une méthode d'éducation possible, qui pourrait se construire grâce aux révélations faites par les enfants eux-mêmes de leurs possibilités psychiques.

Mon rôle à moi se bornait à une étude d'interprétation des faits en vue de pouvoir, un jour, les appliquer à l'éducation. Les plus importants de ces faits furent : l'amour de l'exactitude et la répétition de l'exercice dans une forme de concentration mentale qui se trouve entre trois et quatre ans, et l'explosion de l'écriture, qui se trouve entre quatre et cinq ans. Le plus curieux est que, si l'on cherche à faire répéter

l'exercice à un enfant de six ans, il est impossible d'y réussir. Si l'on donne l'alphabet à un enfant de six à sept ans, il y trouve peu d'intérêt ; et l'explosion de l'écriture ne se produit plus jamais. Il existe donc des phénomènes d'extraordinaire activité, qui sont liés à un âge déterminé. L'enfant de quatre ans, dans son enthousiasme pour l'alphabet et dans l'explosion de l'écriture, manifeste une sensibilité particulière : celle de distinguer les mots confusément appris auparavant. L'alphabet constitue une aide extérieure merveilleuse : il permet de matérialiser, au moyen d'objets maniables, le travail mental dont l'élan est donné par la nature durant la période sensible. Aussi, la révélation de l'enfant ouvrait véritablement le champ à une méthode d'éducation ; elle éclairait des détails d'un intérêt général, et, partant, d'applications universelles.

Par exemple, le fait que l'écriture est plus facile que la lecture et que l'écriture ne doit pas venir du livre, mais de l'analyse du langage existant déjà dans l'esprit, fut une des contributions pratiques les plus sérieuses au succès de ma méthode d'éducation ; elle a véritablement consigné un progrès. En effet, l'enfant qui écrit ses propres mots au moyen de symboles maniables, sous forme d'objets, fournit un travail par lui-même : il est forcé d'analyser le son des mots qu'il emploie déjà en parlant. Il fait donc là un travail de découverte.

Mais si l'on examine l'écriture des enfants qui l'acquièrent pendant la période sensible, on y reconnaît une perfection jamais atteinte plus tard. Sur ce principe, apparemment contradictoire de l'écriture précédant la lecture, bien des discussions éclatèrent. Je veux citer un charmant argument que j'entendis discussion sur cette question :

- *Qu'est-ce qui est venu en premier l'humanité, l'écriture, ou la lecture?*
- *Evidemment, l'écriture, puisque, sans elle, on n'aurait pas pu lire.*

Donc, l'écriture est vraiment une « création de l'homme », en vue d'exprimer les idées d'une manière tangible. L'écriture est le véritable fait créateur, survenu en même temps que l'art du dessin, Il est, par conséquent, naturel que l'écriture parte du langage mental et non du livre. Mais cette évidence si simple, il a fallu que ce soit l'enfant qui nous l'apporte. Libre dans ses manifestations, il a pu nous révéler non seulement des vérités inconnues sur la construction de l'âme humaine, mais encore il a réussi à nous aider, à nous libérer nous-mêmes de préjugés et d'habitudes devenus des barrières à notre bon sens naturel. Une révélation continuelle, émanant de leurs actes les plus simples, mais incandescents de vie spirituelle, troublait les adultes qui les approchaient. Ceux-ci acquièrent la conviction que les enfants possèdent une science ignorée et qu'ils sont capables de détruire en nous certaines barrières qui retiennent notre coeur prisonnier.

Ce n'est pas une nouvelle méthode d'éducation qui devait en résulter, mais l'homme nouveau, l'homme meilleur, à qui doit être confié le monde à venir.